

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 74 (2012)

Artikel: Le contexte : conflictuel, sous les hommages
Autor: Python, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-825689>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SUITES DU KULTURKAMPF ET CRÉATION DE L'UNIVERSITÉ

LE CONTEXTE : CONFLICTUEL, SOUS LES HOMMAGES

Le nouveau cardinal est couvert de fleurs, mais sa promotion sanctionne une double défaite : toujours indésirable à Genève, il s'est rendu insupportable à Fribourg.

UN ENTRETIEN AVEC FRANCIS PYTHON

Ancien président de la Société d'histoire, rédacteur et collaborateur fidèle de ses *Annales*, le patron de l'histoire contemporaine à l'université de Fribourg est parti en retraite à l'été 2012.



- Vingt ans après le déclenchement du Kulturkampf l'évêque Mermillod, qui avait été expulsé du territoire suisse, est fait cardinal par le pape, reçu comme tel à Berne par le Conseil fédéral et félicité à Fribourg par de purs radicaux vaudois... On joue «Embrassons-nous, Folleville» ?
- C'est trop dire. Observons qu'il n'y a pas un seul officiel genevois à la fête organisée pour le cardinal à Fribourg. La délégation venue de Genève, quelque 600 catholiques d'après le chroniqueur Louis Jeantet, rassemble uniquement des supporters de Mermillod, notamment les dirigeants de l'Union des Campagnes, soit les adversaires du régime radical d'Antoine Carteret, qui avait banni l'évêque. Bien que Léon XIII, en 1883, ait obligé Mgr Mermillod à abandonner le Vicariat apostolique de Genève en plaçant l'évêque sur le siège de Lausanne et Genève – ainsi réunifiés –, et bien que Berne eût rapporté à cette date sa mesure de bannissement, le prélat ne pouvait toujours pas officier à Genève. Tout cardinal qu'il est devenu, Mermillod reste indésirable au bout du lac. Quant à l'orateur vaudois, le conseiller d'Etat Charles Soldan, il assasonne son hommage d'une pincée de sel : «Nous aimons à honorer ceux qui, parvenus à des dignités bien rares dans notre petit pays, savent modestement en rapporter l'honneur à la mère-patrie.» Mais il est vrai que le besoin d'un apaisement se fait alors sentir sur un plan général. Vrai aussi que la circonstance est très particulière : Mermillod est le premier cardinal "suisse" créé depuis Mathieu Schiner, ce qui nous renvoie aux années 1510 !
- A Fribourg, quand on reçoit le cardinal en grande pompe, on fait plutôt le parallèle avec l'arrivée de saint Pierre Canisius, et pas seulement pour le protocole suivi depuis son entrée sur le territoire cantonal, à Sensebrücke. *La Liberté* souligne la symétrie entre la fondation du Collège Saint-Michel, dans les années 1580, et celle de l'université, trois cents ans plus tard.
- Certes, mais les louanges officielles ne signifient pas grand chose. Mermillod est couvert de fleurs par le président du Conseil d'Etat Alphonse Théraulaz, mais c'est son seul appui à l'intérieur du gouvernement cantonal, et l'homme ne fait déjà plus le poids face à Georges Python, qui s'affirme comme le patron. Quant à la fondation de l'université, qui est la grande affaire de Python, justement, les initiés ne sont pas dupes : elle s'est faite contre Mermillod, elle se poursuivra sans lui. Il s'agit d'un processus en cours. Les facultés de lettres et de droit se sont ouvertes en 1889, l'étape suivante verra démarrer la faculté de théologie à la rentrée 1890, dix ou quinze

«Malgré son vif désir de continuer à diriger les affaires religieuses de Genève, Mgr Mermillod se voit obligé par le Saint-Père de demeurer à Rome. Il adresse de loin ses adieux à ses fidèles éplorés.»

Caricature de Godefroy parue dans *Le Carillon de St-Gervais*, n° 2, 7 mars 1891. (BPU Genève)

semaines seulement après le fameux banquet. Or, cet événement signera la défaite de Mermillod.

– **Il n'en voulait pas ?**

– Si, bien sûr, seulement il désirait que l'université de Fribourg fût soumise aux évêques de Suisse, et particulièrement à lui, un peu sur le modèle des facultés catholiques françaises. Mais il avait en face de lui un trio pugnace, expéditif et disposant de solides relais à Rome : Georges Python, le politicien conservateur grison Caspar Decurtins (que Mermillod qualifiait aimablement de «dictateur rhétique») et le Père dominicain Joachim Berthier. Eux cherchaient à éviter l'influence de l'évêque sur l'uni en fournissant à celle-ci un double ancrage, à l'Etat de Fribourg et à Rome; d'où l'idée de confier l'enseignement de la théologie à des Dominicains. Mermillod se sentait mis à l'écart, il avait appris que Python s'était dépêché, fin 1889, de signer une convention avec l'Ordre des prêcheurs afin de précipiter les ultimes décisions romaines. Au printemps 1890, l'évêque se débat encore avec énergie pour infléchir le cours des choses, se faire par exemple reconnaître un droit de regard sur l'enseignement de la théologie dans la future faculté, mais ses efforts sont vains. Les autres sont beaucoup mieux introduits au Vatican, ils disposent de relais efficaces avec plusieurs cardinaux de la curie et jusque dans l'entourage du pape : Léon XIII enverra d'ailleurs son chapelain personnel s'entretenir avec Python. C'est ainsi que Python, Decurtins et Berthier obtiendront en mai l'éviction de Mermillod, c'est-à-dire son départ de Fribourg moyennant l'octroi d'un chapeau de cardinal et de nouvelles occupations à Rome, selon le proverbe fameux: *promoveatur ut amoveatur*, qu'on l'élève, pourvu qu'on l'éloigne.

– **Mermillod n'a pas démissionné de son siège épiscopal ?**

– Non, c'est le pape qui l'a démissionné. Le procédé est assez exceptionnel. L'intéressé n'a pas caché qu'il était poussé dehors, il a rendu public le bref où Léon XIII met les points sur les i: «Nous n'avons pas hésité à vous demander la résignation du siège de Lausanne et Genève. C'est donc de grand cœur que Nous vous déchargeons du fardeau de ces Eglises.»

– **Victoire sur toute la ligne pour Python et les siens ?**

– Oui, mais du coup, un nouveau problème surgit. Pour assurer cette victoire, il faut régler la succession épiscopale en éliminant les candidats proches de la personne de Mermillod ou de sa «ligne», à commencer par les vicaires généraux Victor Pellerin et Joseph-André Broquet. Alors le

trio pousse le recteur du Collège Saint-Michel, l'abbé Jean-Baptiste Jaccoud. Finalement, ce sera le curé de Lausanne, Joseph Deruaz, un Genevois modéré qui garde ses distances à l'égard de la politique fribourgeoise et qui s'entend fort bien avec les radicaux de l'époque et leur grand homme romand, le conseiller fédéral Louis Ruchonnet.

- Georges Python n'avait-il pas, lui aussi, de bons rapports avec Ruchonnet ?

– Les deux hommes s'entendaient sans difficultés sur des projets d'intérêt commun, par exemple en politique ferroviaire. Python a soutenu et fait soutenir par ses amis la ligne du Simplon, objectif majeur du Vaudois. En contrepartie, celui-ci arrangeait volontiers les problèmes créés par l'installation d'ordres et de congrégations catholiques à Fribourg, alors que la Constitution fédérale interdisait la fondation de couvents. C'est ainsi que Ruchonnet a reçu le Père Berthier à Berne pour régler le cas des Dominicains appelés à l'université et devant résider à l'Albertinum. Il suffit, déclara le conseiller fédéral, que les révérends Pères ne désignent pas de prieur dans leur communauté et ne créent pas un noviciat. C'est un "convict", sorte de pensionnat fermé, qui accueillera donc les jeunes de l'ordre...

- Tout baigne dans l'huile, alors ?

– Il faut le dire vite, ou alors confondre les relations policiées, voire complices, entretenues au niveau fédéral et les empoignades qui sont de règle au niveau local. Là, radicaux et conservateurs ne se font pas de cadeaux. On le verra une fois éteints les lampions de la fête donnée au cardinal Mermillod, quand s'ouvrira la campagne électorale de l'automne 1890 pour le Conseil national. Dans une triangulaire, Python affronte un candidat libéral et le radical Auguste Marmier. Celui-ci balance des slogans musclés, dans le goût du temps : en choisissant Marmier, explique *Le Confédéré*, on vote «Industrie et progrès !», alors que Python c'est «Eteignoir et Ténèbres !» Au-delà de cette rhétorique, on fait des allusions polémiques très concrètes. Le journal radical dénonce, en regard de l'équipement hôtelier et touristique prôné par Marmier, le projet pythonien : «Convict et dominicains, cafards et hypocrites». Ce qui est visé, évidemment, c'est le rachat par Python et ses amis du Grand Hôtel de Fribourg, vénérable bâtiment rebaptisé Albertinum pour abriter les Pères dominicains professeurs à l'uni.

- Depuis quand est-il habité par les Prêcheurs ?

– Depuis l'été, car la faculté de théologie doit ouvrir à la rentrée 1890. Le bâtiment et ses occupants seront ainsi touchés par les remous de la

campagne électorale, et impliqués dans la petite émeute qui se déclenche le dimanche soir 26 octobre à l'annonce des résultats. Python devance Marmier de 400 voix, dont une centaine en ville, exploit difficile à comprendre sans fraude électorale. On dénonce en particulier le «kroumirat», soit l'inscription sur les listes électorales, pour l'occasion, de citoyens venus d'ailleurs. Des radicaux de Morat et de la capitale organisent des cortèges de protestation qui dégénèrent en rixes avec des contre-manifestants conservateurs. Les gendarmes interviennent, il y a quelques blessés dans les deux camps. L'opposition en appelle à l'intervention des autorités fédérales, dans l'idée peut-être de rééditer le scénario tessinois du printemps de cette même année : une émeute électorale faisant un mort (conseiller d'Etat, de surcroît), des troupes fédérales envoyées sur place et Berne imposant un système proportionnel donnant leurs chances aux radicaux. A Fribourg, les conservateurs flairent le piège et prennent les devants. Ils font appel à une compagnie de soldats singinois, alors que des campagnards armés de gourdins, de fourches et de fusils de chasse affluent en ville pour soutenir le gouvernement. Berne décide de ne pas bouger, mais les troubles reprennent les 27 et 28 octobre. Le pouvoir cantonal, qui mobilise encore des troupes glânoises, reste inébranlable.

- **Et l'Albertinum, dans tout ça ?**
- Il est impliqué de plusieurs manières. D'abord, les radicaux dénoncent comme «kroumirs» les étudiants alémaniques du convicte dominicain. L'immeuble et ses occupants ont-ils été touchés par l'émeute ? La presse et le Conseil d'Etat ne rapportent rien de tel, mais un député proche du pouvoir déclare que les émeutiers criaient «A bas les curés !» et que le bâtiment a été criblé de pierres. Des témoignages et souvenirs venant de l'intérieur, mais recueillis beaucoup plus tardivement, font état de bandes venues de Genève et de Lausanne pour manifester, de cris hostiles au Père Berthier et même de coups de feu ayant atteint sa chambre. Tout cela ne paraît pas très clair. On n'est pas loin, à mon avis, de la fabrication d'une légende aussi exaltante qu'exaltée. Il faudrait étudier minutieusement les sources.
- **On s'éloigne du cardinal Mermillod et de sa réception...**
- Apparemment, mais on est tout proche de l'événement. Depuis le banquet masquant, ou consolant, la défaite de l'évêque promu cardinal, il ne s'est passé que trois mois et demi. On est également au cœur du contexte, c'est-à-dire en présence de l'enjeu principal de ces manœuvres et de ces luttes, qui est la mise en route de l'université. Des coups fourrés

du printemps aux bagarres de l'automne, le millésime 1890 a été délicat pour l'avenir de l'uni et du régime Python. S'il y avait eu vraiment matière à intervention, et que l'autorité fédérale ait envoyé des troupes, Fribourg pouvait à coup sûr dire adieu à l'une comme à l'autre. Cette année 1890 fut vraiment celle de tous les dangers.

Propos recueillis par Jean Steinauer

Bibliographie

Dominique BARTHÉLÉMY OP, *Etudes et documents sur l'histoire de l'Université de Fribourg Suisse. Documents 1*, Fribourg 1991

Francis PYTHON, *Mgr Marilley et son clergé à Fribourg au temps du Sonderbund 1846-1856*, Fribourg 1987

– «Le Père Berthier et Fribourg en 1890 ou la périlleuse fondation de la Faculté de théologie», dans *Mémoire dominicaine* 19 (2005): *Artistes et critiques d'art au XIX^e siècle*

Roland RUFFIEUX (dir.), *Histoire de l'Université de Fribourg / Suisse 1889-1889*, Fribourg 1991

